

Soufiane Khaloua

CHASSEURS D'ÉTÉ



Agullo

*« On ne les nomme plus, les deux enfants qui voulaient
devenir chasseurs d'été ; mais ils sont présents,
partout, ils appartiennent au décor, ils sont devenus
la musique de fond de nos souvenirs. »*



Chasseurs d'été



Soufiane Khaloua

Chasseurs d'été

Agullo

© Agullo Éditions, 2025
www.agullo-editions.com

Illustration et conception de couverture : Cyril Favory

J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ;
des guirlandes de fenêtre à fenêtre ;
des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse

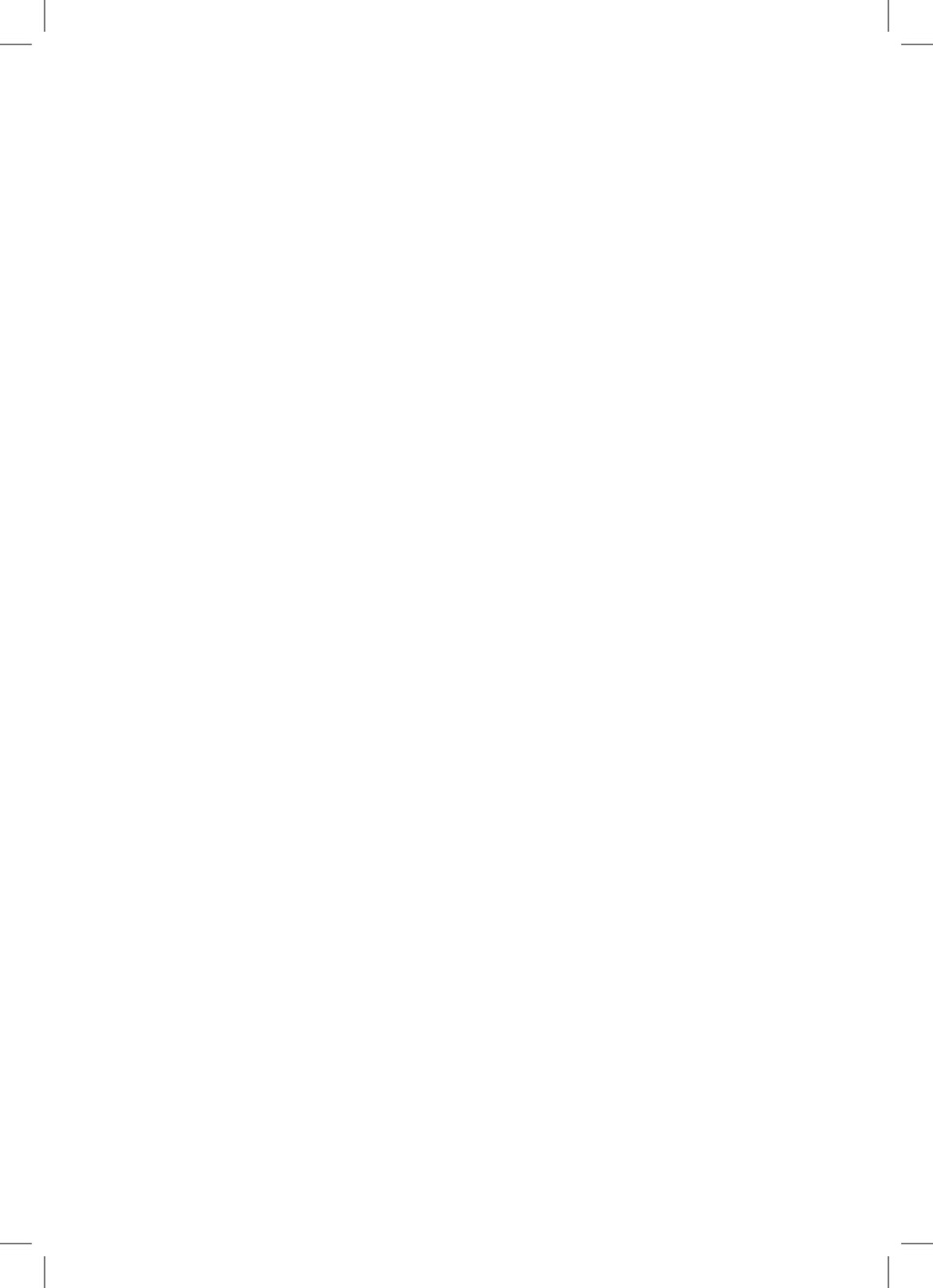
A. Rimbaud, *Phrases*

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur

A. Rimbaud, *Le Bateau ivre*

Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

A. Rimbaud, *Le Bateau ivre*



I

BLOIGNES, ENTRE LA PASSERELLE ET LE CANAL



J'ai longtemps cru que l'enfance était une antichambre, un préalable à cette « vraie vie » qui nous attend tous, l'âge adulte. J'avais tort. L'enfance est une petite vie à part entière. On se trompe lorsqu'on demande « qu'est-ce que tu feras, plus tard ? », on s'intéresse à l'adulte en devenir plutôt qu'à l'enfant. On devrait poser la question au présent, « qu'est-ce que tu fais, ces jours-ci ? ». Deux de mes amis avaient inventé une réponse qui disait peu de leur futur métier, mais tout de ce qu'ils étaient profondément. « Chasseurs d'été », ils disaient, ils voulaient devenir chasseurs d'été.

Le premier d'entre eux s'appelait Nelson Beaumont. J'avais 6 ou 7 ans la première fois que je l'ai rencontré. Je jouais devant le garage. Les allées entre nos maisons étaient faites de gravier, je passais de longues heures à ramasser les petits cailloux que je trouvais beaux ou intéressants. J'étais déçu, après une trouvaille, de tomber sur un autre caillou identique cinq mètres plus loin. Mais j'avais la solution : une trousse jaune citron, où j'isolais mes élus de leurs semblables. Quand je les montrais à ma mère, en rentrant, elle faisait comme si aucun autre caillou n'existait dans le monde.

C'est là que Nelson est apparu : un enfant à la coupe au bol blonde, d'un blond presque blanc qui ne prévoyait pas de foncer avec les années, une peau très blanche aussi, des yeux bleus et des taches de son, peut-être, sur le nez.

Je ne me souviens pas de notre première discussion, si ce n'est qu'il me dit, dans un chuchotement conspirateur, qu'il était riche. Ça m'avait tellement impressionné. Le soir, je le répétais à ma sœur Myriam, admiratif : « Mon copain Nelson, il est riche. » Elle me dit qu'il vivait du côté des barres d'immeubles près de la gare, qu'il était donc encore plus pauvre que nous. Elle avait quatre ans de plus que moi et connaissait mieux la vie : je la crus sur parole. Cette révélation fut le point de départ de mes rapports avec Nelson. À chaque fois que je le surprénais à mentir, à se vanter de quelque chose – ce qui lui arrivait souvent –, je le pardonnais d'office. J'avais comme une supériorité morale. Je savais qu'il éprouvait une souffrance inconnue de moi, qui l'avait poussé à mentir pour briller, même face à un moutard occupé à remplir une trousse jaune de gravier.

À cette période, je venais d'emménager dans le quartier Saint-Exupéry. C'était une partie de Bloignes coincée entre le chemin de fer et le canal. À peine quelques mois plus tôt, il n'y avait là que des terrains en friche séparés du centre historique par des rails. On y avait construit tout un parc de logements sociaux. La rue où je vivais était la plus récente : série de maisons blanches aux balcons gris, nous étions les premiers occupants. Les maisons se faisaient face le long du canal, jusqu'à l'écluse. J'étais très jeune, le canal était un horizon lointain que je n'avais pas le droit d'atteindre, et l'écluse, un monstre bruyant, vertigineux et attirant, agrémenté d'une adorable maison en briques rouges dotées d'une basse-cour, qui aurait aussi bien pu être habitée par un troll gardien d'un pont tant elle me paraissait sortie d'un conte merveilleux. Chaque fois que je passais là,

tenant la main de ma grande sœur ou de ma mère, c'était comme visiter un pays lointain et fantastique. Devant ce spectacle, l'indifférence de ma mère était un mystère de grande personne, au même titre que le train pour Paris, l'avion pour le Maroc, les sorties au cinéma, ces choses de l'âge adulte que je n'avais pas encore connues et qui me semblaient appartenir à un autre monde. Le mien se résumait à Saint-Ex', à cette rue aux maisons neuves, identiques et fonctionnelles, qui m'évoquait un couloir d'hôpital.

Mon père était parti depuis deux ou trois ans déjà, j'en entendais peu parler, je n'en avais aucun souvenir. Je vivais avec ma mère et ma grande sœur Myriam. J'aimais notre nouvelle maison parce que nous avions une salle de jeu, au rez-de-chaussée, qui sentait la boîte de chaussures neuves. Nous avions un balcon aussi, un garage, un jardinet, c'était très grand pour nous trois, nous n'avions jamais vécu dans une maison aussi belle. Tout était carrelé, brillant et immaculé. Je ne comprenais pas le sigle HLM, que j'entendais partout (« achélemme »), mais on disait que cette maison en était, alors ce devait être prestigieux. Ma mère avait d'ailleurs obtenu ce logement comme un privilège, parce qu'elle faisait des ménages pour la mairie. En vérité, nos demeures propnettes avaient été construites à la va-vite avec des matériaux bon marché : la tempête Gloria les abîmerait l'été après notre emménagement, le petit Mallory irait à l'hôpital après avoir reçu une planche sur le crâne ; des élus avaient touché des pots-de-vin et des promoteurs avaient gagné beaucoup en construisant avec trois fois rien. Ça ne faisait rien, nous étions heureux d'avoir une maison plutôt qu'un appartement dans les barres d'immeubles, rue de la Gare, là où Nelson habitait.

À partir de ce jour où il me dit qu'il était riche, je retrouvais Nelson quotidiennement. Je jouais devant ma maison, dans la rue, et je tombais invariablement sur lui. Le lotissement dans lequel il habitait était séparé de mon quartier par un immense terrain vague et une école, mais j'acceptais son apparition avec une équanimité d'enfant, je ne trouvais pas une seule fois étrange qu'il fût là. J'ai découvert bien des années après que lui aussi avait emménagé cet été-là, seul avec sa mère et sa sœur. Il revenait chaque jour parce qu'il m'avait élu « meilleur copain ». Je lui renvoyais la politesse sans trop de difficulté : de tout mon séjour à Saint-Exupéry, il a été mon seul ami.

C'était la fin de l'été. Tout le quartier sortait littéralement de terre, et certaines habitations étaient encore vides. Mon quotidien était une fiction haletante et aventureuse, sans grand rapport avec la réalité. Heures d'aventures : chantier des maisons en construction, collines de sable ou de gravier incrustées sur l'horizon orange comme des chaînes de montagnes majestueuses, carcasses d'outils, terrains de jeu infinis et périlleux. Il y avait là assez pour que deux enfants de 7 et 8 ans fassent le tour du monde. Après-midi écrasantes, camionnette du marchand de glaces, jouets d'été – raquettes, cordes à sauter, un millier de ballons différents. Crépuscules tardifs, Nelson errant dehors tandis que j'étais déjà douché et prêt à me coucher, je lui parlais depuis ma fenêtre, à la fois impressionné qu'il sorte à cette heure et satisfait d'être douillettement installé dans mon peignoir Paddington, en sécurité et sûr d'être dans le droit chemin. Quand il était temps de dormir, ma mère

proposait à Nelson de l'accompagner, mais il refusait, disait qu'il pouvait rentrer seul, il n'avait pas peur. Alors il ramassait un bâton et s'éloignait, les lampadaires déversant leur lumière sur sa coupe au bol blonde. À cette époque, il portait toujours un de ces bombers bleu électrique, avec l'intérieur orange.

J'ai des souvenirs confus des écoles que j'ai pu fréquenter auparavant – couloirs bruyants, chahut, bagarres, feuilles mortes dans l'escalier glissant. Aucun de ceux-ci ne ressemble à l'école Saint-Exupéry.

École Saint-Exupéry : dans un coin de la cour, immense saule pleureur qui abritait les amoureux, ballons de foot confectionnés avec des dizaines de feuilles de papier enroulées de scotch, bac à sable rempli des merdes enterrées par les chats du quartier en quête de litière, nous les ramassions pour nous les lancer les uns sur les autres. C'était une petite école sans étage et, si j'en crois ma mémoire, toujours ensoleillée. Notre maître mourut d'une attaque en octobre. Les CM2 pleurèrent, les CM1 aussi. Aucun élève de ma classe n'en fit autant : en un mois, nous ne nous étions pas attachés à lui, il nous avait paru sévère et rien de plus – ajoutons que la mort nous semblait une notion bien abstraite. Le remplaçant nous le fit très vite oublier. Un vieil homme à barbe, bonnet et lunettes de soleil en toute saison, il avait une guitare, nous chantait du Hugues Aufray. J'étais premier de la classe et Nelson, pourtant redoublant, parmi les derniers. Dans la cour de récré, sous l'impulsion de Nelson, on se proclama grands supporters de l'Olympique lyonnais, il nous affublait de noms de joueurs (Coupet, Carrière, Anderson) qu'il aurait aussi bien pu sortir d'*Olive et Tom*, pour ce que j'y connaissais. Toute l'année, je le

voyais à l'école et dans ma rue, mon monde semblait se limiter à ces deux endroits – je n'allais jamais plus loin. Nelson me racontait ce qu'il y avait derrière le terrain vague, ça me fascinait. Je ne l'enviais pas pour autant : jusqu'en CE2, il était hors de question que je m'éloigne. Un instinct obscur me laissait penser que c'était pour le mieux, et que des expéditions toujours plus lointaines de Nelson, il ne pouvait rien sortir de bon. Peut-être était-ce une voix que j'inventais, mais il me semblait que cet instinct avait la voix de mon père.

Mon père était une voix qui m'empêchait de mal faire, ma sœur, un garde-chiourme attentif, et ma mère, la directrice, bien plus indulgente que le petit personnel, surtout quand elle rentrait épuisée du travail. Pourtant, petit à petit, ces voix pesèrent bien peu face à l'appel de la liberté, du jeu, de l'amitié; j'explorais le quartier au contact de Nelson, allant un peu plus loin que ce qu'on m'autorisait. Il y avait nos deux ou trois rues de maisons déjà plus si neuves, les planches autrefois blanches avaient vite noirci, la tempête Gloria avait laissé plusieurs façades (ainsi que le petit Mallory) défigurées. Plus loin, le canal, surface verdâtre, l'écluse, monstre bruyant. Derrière nous, le terrain vague n'avait plus de secret pour moi. Nous y organisions des funérailles pour les oiseaux morts que nous trouvions, des briquets jetés ici et là nous servaient à cramer des insectes, nous lancions des bouteilles pas tout à fait vides contre les murs d'une maison abandonnée, pour le plaisir de frissonner sous le fracas du verre qui se brise. Je ne sais pas vraiment à quoi tenait notre amitié, nous ne nous ressemblions en rien. Il avait un ou deux ans de plus que moi, faisait toutes les bêtises possibles, était toujours

en mouvement, riait constamment. Moi, j'étais indolent. Cette dissymétrie créait peut-être une forme d'équilibre. J'avais déjà une tendance à la rêverie, j'ai toujours eu des facilités à tomber en amitié avec des gens qui sortaient de l'ordinaire et me désennuyaient. Quant à lui, il savait que j'étais loyal. Je ne balançais jamais aux professeurs, et dans la cour de récré, s'il y avait conflit, je fonçais dans le lard sans hésiter. Dans notre monde, c'était suffisant. Évidemment, nous nous disputions souvent, nous nous battions parfois. Je l'ai violemment haï un jour qu'il passa toute une matinée à chuchoter que sa sœur Anaïs, d'un an ma cadette, voulait être mon amoureuse. Je la trouvais jolie (blonde aux yeux noirs pétillants, des fossettes toujours creusées), néanmoins, j'entrai dans une rage folle. On est affreusement puritain à 9 ans.

La même année, je traversai pour la première fois le terrain vague, je rejoignis la cité HLM, à côté de la gare. Nelson vivait dans un immeuble miteux, odeur de l'urine dans la cage d'escalier et couleur de l'urine sur le crépi des murs. Son appartement me semblait un palace parce qu'il possédait une console de jeu. Sa mère était blonde, maigre et très maquillée, elle portait toujours un débardeur, je rougissais dès qu'elle se penchait. Le père de Nelson n'était plus là, ils vivaient avec Hervé, le « copain de sa mère », un homme dégarni et presque sourd. À son contact, Nelson avait appris la langue des signes. Je restai coi quand je le vis dialoguer avec lui pour la première fois. Longue conversation aux mouvements souples à une vitesse qui me semblait vertigineuse. En classe, le vieux M. Bosque l'affublait parfois d'un bonnet d'âne.

Pendant les vacances de Noël, tout un pan de l'école fut incendié par des voyous des HLM. Le bâtiment

brûlé resta sous bâche toute l'année, isolé par des grilles métalliques. De nombreux ballons, en papier ou en caoutchouc, furent perdus à jamais, parce qu'un imprudent aura tiré trop haut. Nelson disait qu'il connaissait les incendiaires. Je ne le croyais pas vraiment, j'étais habitué à ses mensonges depuis le premier jour, mais après tout, ça aurait pu être vrai : il traînait toujours dehors et les fois où je le suivais dans son quartier, il serrait la main à tous les « grands » qui « tenaient les murs ». Nelson voulait se faire bien voir. Il y avait un prestige à connaître des voyous. À dire vrai, malgré les visages graves de nos professeurs, les lettres de nos parents envoyées à la mairie, le sit-in dans la cour de récré contre l'absence de réaction du maire, nous étions plutôt fiers d'avoir une école à moitié brûlée. À chaque fois que nous croisions des élèves d'autres écoles, nous nous attirions des regards impressionnés. « Je suis à Saint-Ex' », disions-nous, nonchalants. « Saint-Ex' ! », répondaient les autres, bouche bée.

Pourtant, plus tard dans l'année, à l'occasion d'un tournoi d'échecs entre plusieurs écoles de Bloignes, je compris que le prestige d'être à « Saint-Ex' » était très circonstancié. J'étais la merveille du club de Saint-Exupéry, je battais certains adultes pendant que Nelson restait debout près de moi comme un garde du corps. Le tournoi fut organisé à Berlioz, une belle et grande école du centre-ville, dans un bâtiment centenaire. Chez nous, tout était en plastique et en matériaux transformés, ici, les murs étaient en pierre et le mobilier, en bois. Dans l'ambiance du tournoi, seul de mon école parmi ces nombreux élèves qui semblaient tous se connaître, orphelin de Nelson, je me liquéfiai, je ne remportai pas une seule partie. Un des encadrants voulut me consoler,

me demanda de quelle école je venais. Croyant récupérer la gloire que je n'avais pas gagnée en jouant, je répondis d'un air ragaillardi, la voix fanfaronne : « Saint-Ex' ». Il n'eut pas la réaction escomptée, il y avait quelque chose d'entendu dans le regard qu'il échangea avec sa collègue. Je ne le savais pas encore, je l'appris ce jour-là : j'étais un roi borgne au pays des aveugles.

Saint-Exupéry était séparé du reste de la ville par les rails. La gare était petite mais les lignes, nombreuses ; une passerelle immense permettait de les franchir pour aller de chez nous au centre, avec son école Berlioz, sa mairie et ses boulangeries. Nous étions trop jeunes pour passer par là-bas, même Nelson ne s'y risquait pas. Selon un certain angle, depuis un promontoire du terrain vague, nous pouvions apercevoir un morceau de passerelle, ses courbures blanches et hautes comme des voiles de navire, sa dentelle de piliers massifs qui prenait la lumière du soleil et la renvoyait, rose ou orange selon l'heure du jour. Ma mère passait là-bas quotidiennement, le matin à 5 heures pour aller faire les ménages, l'après-midi pour rentrer. J'imaginai sa silhouette minuscule en foulard et djellaba, traînant derrière elle le chariot avec lequel elle faisait parfois les courses. Quand je lui demandais comment c'était, de l'autre côté de la passerelle, elle me répondait invariablement : « Comme ici, en un peu mieux. »

Le tournoi d'échecs me marqua durablement. Peu à peu, j'appris à reconnaître ce qui, dans notre quotidien, devait être différent de ce qui existait dans le reste de Bloignes. Là-bas, il était peut-être rare qu'un enfant de 9 ans ait le même niveau de liberté que Nelson. Quand il sortait le soir, d'ailleurs, il était toujours armé d'un bâton.

C'était naturel pour nous : il y avait cette rumeur selon laquelle les caves des HLM étaient remplies de molosses qu'on ne laissait sortir que la nuit, des dobermans, des pitbulls. Nous y croyions dur comme fer, il fallait être prêt si nous en croisions un.

Il y avait en fait tout un folklore à Saint-Exupéry qui, je le découvrirais plus tard, ne franchissait pas la limite des rails. Le danger était présent partout, protéiforme et insaisissable. Il y avait ces chiens qui sortaient la nuit. Il y avait les berges du canal, étendues sauvages et glauques, on y trouvait des seringues, des couteaux, des ragondins qui pouvaient vous bouffer une jambe. Il fallait faire attention au type étrange qui passait chaque jour à vélo et levait invariablement le bras sans raison apparente (je n'avais aucune notion de code de la route : il annonçait qu'il tournait au coin de la rue, j'y voyais une preuve de folie). Cet homme avait le visage creusé par les rides, les cheveux bruns électriques autour de sa tête – un genre d'Alain Souchon. Je lui imaginais une vie secrète. Un jour, je devais avoir 8 ans, j'appris qu'un garçon de la classe de Myriam, en cinquième, avait trouvé sa mère pendue dans le garage, en rentrant du collège. Pour expliquer sa mort, les adultes partageaient une vérité commune et informulée – elle s'était donné la mort – moi, cette notion m'était inconnue et parfaitement inconcevable. Je lui imaginais un meurtrier, donc j'observais les adultes des environs à chaque fois que j'allais au Franprix avec ma sœur, à la recherche du coupable. Il y avait de bons candidats. Il y avait le père de Samantha, violent et ivrogne, qui laissait des bleus sur le visage de son épouse, il y avait le Grégo, qu'on voyait passer de temps en temps, grand, des cheveux gras et noirs, des chemises de flanelle – on murmurait qu'il

avait été en prison, et au moment de dire pourquoi il y était allé, les adultes se contentaient de regards éloquentes qui voulaient dire beaucoup pour eux, et rien pour nous. Il y avait « la Malouine », vieille chose décrépète qui avait du mal à tirer son caddie. Son pas claudiquant nous faisait détalier sur la seule foi des rumeurs qui la disaient sorcière – sur les ailes de Satan, elle aurait fui la police en sautant par la fenêtre de son appartement, au quatrième étage. Et surtout, surtout, il y avait ce type à vélo, qui levait le bras sans raison : c'était forcément lui. Il me terrifiait. La dame qui s'était pendue n'était pas comme toutes ces actrices qui meurent dans les films américains, c'était une Maghrébine voilée, comme ma mère : elle avait donné une forme de proximité à la mort, qui arrivait aussi à des gens comme nous. Pendant des semaines, je courais en rentrant de l'école, terrifié à l'idée que cet Alain Souchon à vélo ait pu passer chez moi et commettre le même crime, puisqu'il était là, en liberté, levant le bras sur son vélo, incompréhensible et louche, et personne d'autre que moi ne semblait s'en inquiéter.

Mélangé à nos jeux, se substituant à nos jeux, le danger était permanent, mais rien n'arrivait. Nous vivions dans la possibilité du mal, sans qu'il ne se manifestât jamais ouvertement, il se contentait d'habiter discrètement chacun de nos esprits et n'exploserait pas avant plusieurs années, longtemps après que j'aurais déménagé.



Ce que je considère comme le début de mon enfance a en réalité duré à peine quatre ans. Peu avant l'été qui précédait le CM2, un événement m'éloigna de Nelson d'une manière qui aurait dû être définitive.

Un jour que je rentrais de l'école, je trouvai un homme installé à la table de la cuisine. Je me figeai sur place, terrifié, prêt à prendre mes jambes à mon cou – je repensais à cette pauvre dame qui avait été trouvée pendue dans le garage, peut-être qu'Alain Souchon sur son vélo était innocent, peut-être que c'était lui, là, qui avait fait cela, et qu'il voulait s'attaquer à ma mère maintenant. Mais l'homme se leva pour m'accueillir, me dit que ma mère était partie faire une course. Il était souriant, ému de me voir, et bien trop à l'aise pour ce que j'imaginai d'un meurtrier. Aujourd'hui encore, je ne sais pas si je l'ai identifié grâce aux quelques rares photos que j'avais vues ou grâce à des souvenirs si lointains que je n'en gardais presque rien. Toujours est-il que je finis par le reconnaître. Cet homme était mon père.

Il y avait des enfants de divorcés parmi mes camarades. Avec mon père absent et ma mère qui ne m'en parlait jamais, je croyais naturellement que mes parents aussi l'étaient. Or, le divorce n'était pas dans leurs mœurs. Je découvrirais la teneur de leur arrangement plusieurs années plus tard. Il est vrai qu'ils ne m'expliquèrent pas grand-chose à cette période. J'appris simplement qu'il

travaillait sur une plateforme de pétrole offshore, loin d'ici.

L'apparition de mon père aurait pu être délicate s'il avait voulu s'insérer dans notre quotidien. Il n'en fit rien : il ne parla pas de lui, ne s'excusa de rien. Son retour, comme ceux qu'il effectuerait dans les années à venir, devait être événementiel. Il noyait toutes nos questions légitimes sous un grand chambardement. Cette année-là, il voulait nous emmener au Maroc, où je n'étais jamais allé. Plutôt que de rejoindre notre orbite autour de ma mère, il créa un autre système où nous dépendîmes tous de lui. Pour nous annoncer le départ au Maroc, il organisa tout un jeu de piste à notre intention, avec énigmes, questions et indices disséminés dans toute la maison. J'avais l'impression qu'un présentateur de jeu TV était venu jouer avec nous, à ceci près que j'aurais pu reconnaître chacun d'entre eux, tandis que celui-ci, c'était quasiment la première fois que je voyais son visage.

Les jours suivants, je tentai de m'habituer à la présence de cet homme que je ne connaissais pas et qui voulait tout savoir de moi. Je ne sais pas bien pourquoi j'avais assimilé la voix de la sagesse à celle de mon père. Il n'avait rien d'un sage. Au lieu de me dire qu'il fallait rester à côté de la maison, éviter les mauvaises fréquentations et les endroits lointains, il me racontait des aventures périlleuses de son enfance. Il était exubérant, fantasque. Quand j'entrais dans le salon, je ne savais jamais s'il allait regarder la télé et m'ignorer, me demander de l'affronter dans un jeu de pugilat, ou m'embarquer dans un conte à dormir debout. Peut-être qu'un autre enfant y aurait trouvé son compte. Moi, il m'épuisait.

Je me réfugiais dehors avec Nelson. Il n'entretenait pas de bons rapports avec son père, qui était parti l'année de ses 5 ans, alors il se montra étonnamment sensible quand je lui racontai. Mais au moment de parler de notre futur départ, Nelson eut une réaction qui me surprit.

— Mais t'es marocain, toi ?

D'abord, je ne compris pas sa question – bien sûr que je l'étais, ma mère me l'avait dit et je n'avais pas encore l'âge de confronter quoi que ce soit, il me paraissait impensable qu'on puisse envisager autre chose. Mais lui avait une théorie bien personnelle :

— Pour moi, avec ton prénom, t'es américain.

Il m'expliqua, son raisonnement se tenait. Mes parents m'avaient appelé Ramadan, parce que j'étais né pendant ce mois, et au quotidien, je me faisais appeler Dan, un prénom que Nelson voyait souvent, à la télé, dans les séries américaines que sa mère regardait. Il évoqua une de ces séries, avec un Dan qui fréquentait une femme mariée, puis s'interrompit. Gêné d'aussi bien connaître les feuilletons de bonne femme que regardait sa mère, il changea de sujet :

— Et c'est comment, le Maroc ?

Je haussai les épaules.

— Aucune idée, jamais allé. J'espère que je vais pas m'ennuyer. Ça aurait été bien que tu viennes.

J'avançai de quelques pas avant de me rendre compte qu'il s'était arrêté. Je me dis qu'il avait trouvé quelque chose d'intéressant par terre, une pierre, une bouteille, peut-être une pièce. Non : il me regardait, les yeux grands ouverts, un sourire fébrile aux lèvres.

Je l'avais dit par politesse. En vérité, j'angoissais de mélanger mon cercle amical (si restreint fût-il) et mon

cercle familial, nouvellement agrandi. Mais Nelson, qui n'allait jamais en vacances, s'empara de l'idée avec un enthousiasme effrayant. Pendant toute l'après-midi, je trouvais des prétextes pour refroidir ses envies. Je lui disais qu'il ne s'adapterait pas, et en guise de différences fondamentales avec la France, mon esprit d'enfant ne trouva que les toilettes (Myriam m'avait parlé de l'omniprésence des toilettes turques là-bas) et la manière de manger (chez moi, on mangeait le tajine sans couverts, armés de morceaux de pain, on plongeait la main dans le plat commun et on y prenait nos bouchées d'un mouvement souple). Ça ne servait à rien : Nelson, le sourire confiant, reproduisait le mouvement de la main pour me montrer qu'il y arriverait. Quand je lui dis, en désespoir de cause, qu'il lui fallait l'autorisation de sa mère, il détala en direction de son immeuble.

Je rentrai chez moi la mort dans l'âme. Mes parents étaient en pleins préparatifs. La voiture était affublée d'un porte-bagages plein à craquer. Je cherchai une solution. Il y avait une trop grande différence entre le monde de ma mère et celui que je partageais avec Nelson, impossible qu'il vienne parce que alors, je ne saurais pas quel visage montrer. La présence de mon père rendait cela encore plus compliqué. L'après-midi s'acheva, le jour se couchait, il faisait nuit quand je remarquai Nelson, dans son éternel bombers bleu, sous le lampadaire devant chez moi. Il m'adressait un signe à ma fenêtre, je le rejoignis, mon père me surveillant du regard depuis le pas de la porte. Nelson, triomphant, me tendit une feuille de papier. C'était destiné à mes parents. Sa mère autorisait son fils à aller au Maroc. Elle avait écrit le nom du pays en majuscules et souligné, comme s'il s'agissait du point central d'une leçon de géographie.

Nelson prit aussitôt congé, il me dit qu'on en reparlerait demain, il allait déjà commencer ses préparatifs. Je rentrai chez moi, comme hébété, le billet à la main. Mon père, sur le perron, demanda s'il pouvait le lire, je le lui tendis avec résignation. Il lut, m'adressa un regard perplexe et entama la plus longue conversation qu'il eut avec moi cet été-là. Il me parla d'un trajet périlleux, d'une aventure haletante, de gens à rencontrer, de trésors à conquérir là-bas. C'était un périple, sans confort et sans aménagements, il ne pouvait pas emmener un enfant de 10 ans dont il ne connaissait rien. J'avais envie de lui répondre que de moi non plus, il ne connaissait rien, mais je me tus. On partit à l'aube. Je n'avais ni recontacté ni revu Nelson.

Mon père avait raison, le voyage fut mouvementé, principalement parce qu'il n'avait rien organisé ou presque. Quant aux trésors, il les avait apparemment déjà conquis seul, sur sa plateforme offshore. Il nous fit dormir dans des hôtels luxueux, dépensa sans compter. D'abord vaguement coupable, je me sentais finalement soulagé que Nelson ne soit pas là. Je pouvais découvrir mon père à loisir, et le soir avant de dormir, avec Myriam, nous partagions nos impressions à voix basse. C'était un homme de taille moyenne, toujours en mouvement. Il avait des cheveux relevés dans une sorte de banane, des chemises ou des polos à motifs colorés, toujours soigneusement passés sous des pantalons de toile crème. Il fumait le jour, chiquait le soir. Quand il restait assis plus de quelques minutes, son pied commençait à bouger, pris de mouvements convulsifs, et si un silence s'éternisait, il chantonnait. C'était une tempête de bruits et d'odeurs nouvelles pour nous – au parfum de ma mère

qui nous était comme une seconde peau s'ajoutaient l'encens qu'il affectionnait, l'eau de Cologne, le tabac.

Nous fîmes un bref passage chez sa famille, dans une grande ville de l'ouest du pays. Il y évoluait aisément alors qu'elle était si peuplée que n'importe quel mouvement semblait nous promettre à la mort, écrasés par une voiture, une moto, une charrette tirée par un âne. Sa famille était étendue, elle vivait dans un douar entier, il y avait des gens partout, des cris, des phrases dans un arabe virulent et insaisissable. Je passais le temps à jouer avec un chat, à l'extérieur. Au bout de quelques heures, mes parents sortirent, furieux, et me dirent qu'il était temps de partir. Myriam me raconta que ma grand-mère, dont je ne me rappelle pas le visage, avait dit en parlant à ma mère : « Tu es noire, mais tu es belle. » D'après ma sœur, ce n'était pas un compliment. Je défendis tout de même ma grand-mère, parce que quand elle m'avait vu, elle m'avait fêté comme un prince et m'avait offert un tas de sucreries. « Normal qu'elle te gâte, dit ma sœur en riant. Maman m'a dit que quand je suis née, papa a annoncé à sa mère que j'étais une fille, et pas un garçon. Elle lui a répondu : "Ah ! Dommage." »

On repartit, vagabondant ici et là. Le plus grand coup d'éclat de mon père fut le moment où il nous emmena à la campagne, c'était la seule chose qu'il avait prévue et organisée. On roula longtemps à travers les montagnes, mon père finit par se garer au milieu de nulle part. Par leurs efforts conjugués, mes parents plantèrent une tente, installèrent un réchaud à gaz, un feu de camp, ils remplirent quelques bouteilles d'un grand bidon d'eau. Ils montèrent un petit camp avec une habileté que je ne soupçonnais pas. Tout allait pour le mieux. Pour cuisiner, ils firent un autre feu de camp, plus grand et à l'écart de

la tente. Ils préparèrent du *melfof*, des morceaux de foie de mouton enroulés dans une dentelle de crépine. Ils les grillèrent en brochettes au-dessus du feu, avec un doigté expert. L'odeur âcre nous faisait saliver. Ça avait un goût de gras et de sang, c'était écœurant et satisfaisant. Mon père faisait la navette entre leur feu et l'autre, plus petit, autour duquel j'étais assis avec Myriam, il n'en finissait pas de garnir notre assiette. Mes parents chuchotaient et gloussaient autour du feu. Le camp semblait leur rappeler une époque révolue et une complicité retrouvée.

Avec Myriam nous parlions peu, nous nous contentions d'assister au spectacle que nos parents nous offraient. Pour la première fois de nos vies, nous faisons escale dans cette dimension propre à l'enfance, où on ne sait rien du monde, si ce n'est qu'il se réduit à une poignée d'êtres vivants qui nous suffisent; ils étaient présents, autour de ce feu de camp, au grand complet.

Je m'étais assoupi sur les genoux de ma mère quand elle posa la question que mon père attendait, et pour laquelle il avait orchestré toute cette mise en scène. Elle lui demanda si nous avions le droit de camper ici. Là, le sourire jusqu'aux oreilles, les yeux brillants, il lui dit que nous avions le droit, parce que cette terre nous appartenait. Il l'avait achetée pendant l'année.

Ma mère me posa doucement sur une natte et se leva, sortit de la tente sans rien dire, mon père la suivit, l'air inquiet. Je pense que ma sœur s'attendait à cette réaction, vu le regard qu'elle échangea avec moi. Leurs cris résonnèrent toute la soirée dans la montagne, ma sœur s'occupa de me distraire, je me rendormis.

Le retour fut un peu plus morose. Myriam me fit comprendre qu'on ne dépense pas une grosse somme d'argent comme ça sans en parler à sa femme, c'est évident, et je songeai que c'était une bonne école, pour une future vie d'époux, de grandir avec une sœur – mon père était fils unique. Il voulut se faire pardonner, il écouta ma mère. Elle en avait assez de traverser la passerelle, assez de cette école brûlée et de ce quartier pourri.

Il s'endetta, acheta une petite maison à l'autre bout de la ville. Elle était en ruine, il passa une semaine à faire des travaux mais dut repartir pour payer ses dettes, sur des plateformes offshore encore plus lointaines, nous laissant vivre dans une maison pas tout à fait finie. Mon père était apparu aussi soudainement qu'une tornade, il disparut de la même manière. En deux mois il avait bouleversé ma vie : il nous fallait retrouver notre orbite, une nouvelle mécanique stellaire autour de ma mère, sans lui, à l'autre bout de la ville.

Je changeai d'école. La dernière fois que j'avais vu Nelson, il avait ce sourire confiant et enthousiaste à l'idée de partir en vacances avec moi. Il reviendrait dans ma vie, bien sûr, parce qu'on a beau l'oublier et avancer, Nelson réapparaît, comme s'il devait toujours redevenir l'enfant seul à la coupe au bol blonde, qui voulut me faire croire qu'il était riche.

